

DÉVELOPPEMENT HUMAIN, DÉVELOPPEMENT DURABLE

Quoi de neuf ?

*par Denis Clerc**

*Le « développement » du Sud est-il destiné
à rester le parent pauvre de la « croissance » du Nord
reconvertie en « développement durable » ?
Malgré la percée d'Amartya Sen sur le « développement
humain », a-t-on vraiment progressé depuis cinquante ans ?*

Le développement, branche pauvre de l'économie

Il existe une division du langage comme il existe une division du travail : les pays du Nord ont des problèmes de croissance, les pays du Sud des problèmes de développement. Les premiers ont presque tout ce qu'il leur faut, même si certains de leurs habitants demeurent fort pauvres : le défi, pour eux, c'est d'innover et d'être compétitifs, ce qui se mesure par la croissance. Les seconds manquent de beaucoup de choses, même si certains de leurs habitants vivent de façon opulente : le défi, pour eux, c'est de parvenir à produire de quoi permettre au moins à la majorité de vivre dignement, ce qui s'apprécie par le niveau de développement. D'un point de vue sémantique, le développement renvoie donc à la pauvreté de masse, la croissance à la production de masse, tout comme, dans le domaine de la protection sociale, on parle de solidarité quand on veut montrer qu'on s'intéresse aux pauvres, et d'assurance quand on veut montrer qu'on s'intéresse aux riches. C'est un classique du langage : quand on met de la langouste ou du foie gras au menu, pas besoin de se creuser la cervelle, les termes utilisés suffisent à faire saliver. Mais quand on veut mettre des pommes de terre, il y a intérêt à leur trouver une dénomination tarabiscotée pour faire croire au chaland qu'il s'agit d'autre chose, de bien plus raffiné.

S'intéresser aux pauvres n'est en effet pas très valorisant pour ceux qui choisissent cette orientation. De fait, les économistes du développement, ceux qui ont créé la discipline dans les années 1950 et 1960 (Lewis, Hirschman, Nurkse, Prebisch, Myrdal, ...), ont plutôt été regardés de haut par leurs confrères qui, eux, s'occupaient de choses sérieuses, comme de la possibilité d'un équilibre général dans une économie de concurrence parfaite ou du rôle des politiques économiques dans la régularisation des fluctuations. Ceux qui ont mis les mains dans le cambouis n'ont jamais été reconnus comme des économistes par le reste de la profession (Lebret, Dumont, Ignacy Sachs), mais plutôt comme

** Fondateur
d'Alternatives
Economiques,
professeur à
l'ENESAD
(Établissement
national
d'enseignement
supérieur
agronomique
de Dijon).*

d'aimables amateurs, sympathiques au demeurant. Les grands qui sont venus à l'économie du développement l'ont fait sur le tard – Perroux avait déjà une vingtaine de titres à son actif quand il a écrit *L'économie des jeunes nations*, Joan Robinson à peu près autant quand elle a commis *Développement et sous-développement* – au moment où ceux qui avaient de l'ambition quittaient ces zones sans avenir intellectuel (Hirschman).

Dans les années 1970, il est vrai, le concept de croissance, lui aussi, a pris un sérieux coup de vieux. On va dans le mur, proclament les « zégistes » (1), relayés par les frères Meadows, physiciens reconvertis en modélisateurs économiques, qui conçoivent le premier modèle mondial avec ponction sur les ressources naturelles non renouvelables, accumulation de déchets, explosion démographique. Vous mettez tout cela en équations, vous touillez un peu et la cause est entendue : ça ne peut pas durer. Mais, justement, tout le travail des économistes va alors consister à dire que « le crétinisme des physiciens n'a pas de bornes », que « si bien sûr, ça peut durer ! » Le concept de « développement durable » a d'entrée de jeu acquis ses lettres de noblesse dans le débat, parce qu'il s'agissait de la branche noble de la discipline, celle de la croissance. Le message est clair : si on fait gaffe, la croissance peut continuer, donc les économistes, qui, depuis Adam Smith racontent que l'efficacité se mesure à la croissance, ne sont pas condamnés au chômage et à l'inutilité sociale.

A côté de la branche noble de la croissance, reconvertie en développement durable, qu'est devenue la branche pauvre, celle du développement tout court, celle qui s'intéresse aux pays pauvres, qui attire les humanistes et les amateurs ? Comme toutes les branches pauvres, elle a eu du mal. Elle avait cru s'en tirer en sortant de son chapeau le couple infernal « centre/périphérie », assaisonné de sauce maoïste-marxiste. Elle n'a fait que creuser sa tombe : exhiber Marx dans un congrès d'économistes, c'est un peu comme introduire un ministre de l'environnement dans un Congrès de la FNSEA. D'aucuns ont voulu proposer d'autres modèles de développement : déconnexion, industries industrialisantes, ... mais sans grand succès. Ni le modèle tanzanien, ni le modèle algérien n'ont vraiment marché (et c'est un euphémisme). Amartya Sen, dans le giron de l'ONU, sortit son joker : ce fut le développement humain.

Le développement humain, rénovateur du développement ?

Amartya Sen est un économiste indien enseignant tantôt aux États-Unis (Harvard), tantôt au Royaume-Uni (Cambridge) ; il a reçu le prix Nobel d'économie en 1998 pour ses contributions à l'économie ... du bien-être. Les jurés du prix Nobel, financés par la Banque de Suède, ont en effet du mal à penser que s'intéresser aux pauvres soit un thème de travail digne d'un économiste.

(1) Partisans de la croissance zéro : *zero growth*, en abrégé z. g.



Ils ont donc occulté cet aspect de la réflexion de Sen pour ne retenir que ses apports à la théorie du bien-être. Cette théorie trouve son origine dans une question centrale posée par l'économie de marché : quand certains sont riches et d'autres pauvres, faut-il produire pour les riches, qui ont déjà tout ce qu'il leur faut, mais peuvent acheter, ou pour les pauvres, qui manquent de bien des choses, mais n'ont pas un fifrelin ?

Pareto avait répondu, au début du siècle, par sa fameuse règle de l'optimum social : l'optimum, ce n'est pas lorsque tout le monde est heureux, mais lorsque chacun tire le maximum de satisfaction de son argent. Gagner peu ou beaucoup n'est pas le problème : si je n'ai qu'un euro, et Bill Gates dix millions, il importe que chacun en tire le plus de bien-être possible. Si les riches sont mal à l'aise de voir les pauvres mourir de faim, ils peuvent toujours se soulager la conscience en pratiquant la charité : leur bien-être augmente, tout comme celui des pauvres. Mais si les riches ont un cœur dur comme de la pierre, et préfèrent laisser les pauvres agoniser, il y a bien-être social malgré tout. Soixante ans plus tard, Kenneth Arrow aboutissait à la même conclusion, mais par une voie différente, empruntée à Condorcet : on ne peut pas comparer les préférences des uns et des autres, à chacun ses goûts et ses couleurs. On ne fait pas le bonheur des pauvres en prenant aux riches, même si les premiers, plus nombreux, l'ont décidé grâce à un vote démocratique, parce que le bonheur des uns et des autres ne peut être mesuré avec la même unité. C'était si fort, si impeccable et si lumineux que les jurés Nobel lui ont donné le prix, en 1972.

C'est là qu'intervient Sen : « avec tout le respect que je vous dois, M'sieur Arrow, c'est pas tout-à-fait exact ce que vous racontez. » On peut faire des comparaisons interpersonnelles en utilisant des indicateurs sociaux, et si le fait de prendre à Jacques permet d'améliorer l'indicateur social de l'ensemble de la population, y compris Lionel, ça prouve que tout le monde se porte mieux, sans que personne ne se porte plus mal ; donc, que le bien être social est plus élevé que précédemment. De quoi se compose le bien-être social ? Il y a, bien sûr, l'école élémentaire pour tous, la santé pour tous, les calories en nombre suffisant pour tous. Là dessus tout le monde est d'accord, même Kabila. Mais il y a aussi la liberté d'expression et la démocratie. Parce que la démocratie permet aux plus pauvres de faire entendre leur voix et de faire pression : l'Inde n'a pas connu de famine depuis l'indépendance, alors que la Chine, lors du Grand Bond en avant, a enregistré une bonne trentaine de millions de victimes de la famine. Dans un cas, les malheureux ont pu se faire entendre, dans l'autre, on les a ignorés. La démocratie n'est pas un luxe, c'est le moyen principal pour les pauvres de faire pression sur les nantis. Le développement humain n'est pas seulement social, il est aussi politique.

Mais Sen est quelqu'un de très astucieux. Il a compris que jouer les Robins des Bois – prendre aux riches pour distribuer aux pau-

vres –, c'est un truc à prendre des coups. Aussi, plutôt que de prendre aux uns ce qui leur appartient pour en faire un meilleur usage, il propose de produire plus et de financer les besoins sociaux – le développement humain – sur ce plus. La croissance au service des besoins de base, voilà l'idée de Sen. Sans doute, la croissance n'est pas une condition suffisante : dans certains pays pétroliers, la richesse n'empêche pas les femmes d'être marginalisées, la fécondité d'exploser (bonjour le développement durable ...), les libertés politiques d'être inexistantes, l'obscurantisme de régner en maître. Mais, à condition d'être bien utilisée, elle est utile, cette croissance : être moins pauvre permet plus facilement de ne pas être malade. Sen n'a pas voulu dissocier le social de l'économique : son indicateur de développement humain intègre la croissance économique parmi ses composantes.

Ainsi, depuis les années 1980, le débat s'est renouvelé en apparence : on parle désormais de développement humain et de développement durable. Mais ces deux termes recouvrent toujours la même coupure fondamentale. Le développement humain se pose la question de l'apparition et de l'utilisation de richesses nouvelles, le développement durable celle du contenu de ces richesses en énergie et en matières non renouvelables, leurs effets à long terme sur l'ensemble de l'humanité. L'un s'intéresse au « pourquoi ? » ou « pour qui ? », l'autre au « comment ? ». Le développement durable, c'est pour les riches, ou ceux qui sont en passe de le devenir : ils consomment tant qu'il leur faut modérer leurs ardeurs dans le domaine des prélèvements et des rejets. Le développement humain, c'est pour les pauvres, ceux dont l'espérance de vie est scotchée à la cinquantaine d'années, dont les filles sont exclues de l'école et les garçons parfois aussi, dont la richesse n'est que d'hommes, avec cinq à sept enfants par femme.

Pourtant, on a un peu avancé depuis cinquante ans. Le concept de développement humain a fait admettre que le social et le démocratique sont un investissement dans l'homme. Et aussi que l'on a besoin de croissance pour se développer et que le marché est le seul moteur de croissance que l'on connaisse : il faut donc l'utiliser, mais en sachant qu'il ne peut remplacer la dépense publique lorsqu'il s'agit de biens collectifs, c'est-à-dire bénéfiques à l'ensemble de la collectivité. Mais, à bien y réfléchir, tout cela était déjà dans Lebret et dans Perroux : y a-t-il vraiment du neuf sous le soleil, en dehors du vocabulaire ?

Denis Clerc